

**Léo Henry**

## **Jersey Girl**

Gin a treize ans et des yeux ; comme son nom l'indique, elle est le troisième enfant de ses géniteurs, qui l'ont faite femelle (caractères sexuels primaires). Gin sculpte, pendant ses heures de repos, des bonnes femmes de terre meuble qu'elle conserve sous la feuille craquante de sa couverture. Elle a des taches de rousseur. Gin déborde d'amour et cela l'enlaidit (blême, couperosée, flageolante).

De l'ongle, elle plisse la glaise d'une robe sur les longues jambes de poupée.

Les lombrics de point-du-jour vivent, tu le sais, dans des galeries souterraines qu'ils excavent puis rebouchent. Ce sont des nomades mesquins aux trajets invisibles : ils percent comme on nage, dans les trois dimensions, et les communautés, de génération en génération, ne se déplacent que de quelques verstes.

Ceux de la surface (ces foires de tubes fluorescents, de boîtes de bière, d'Impala vanille coupées et d'onguents à cheveux) ignorent presque tout de leur existence. C'est à peine s'ils s'émeuvent d'en retrouver le tronçon d'un, sectionné à la taille par la lame d'une moissonneuse-lieuse et séché par l'air d'été, mains crispées sur le visage, ces réflexes absurdes que nous avons parfois.

Les lombrics mangent des rhizomes et se contentent, pour boire, de ce qui suinte. À la canicule, ils sont contraints de se faufiler au-dehors, de charger une charrette à bras de bidons en plastique bleu et de pousser jusqu'aux sources.

Le monde est si vaste, là-haut, que rien ne vous frotte, seulement le vent, et l'on se sent si nus !

Dans la famille de Gin, c'est Gin que l'on envoie, à cause de ses yeux, gros ronds de bois peints que retiennent les fers d'un cintre détordu.

Heïn la prend dans ses bras, la cajole et lui dit :

– Tu sais bien que tu peux tout me dire. Je ne veux pas que tu te braques. Ne reste pas avec ces remâcheries.

Mais Gin pense à tous les mots qui manquent pour ne dire que les choses simples (l'odeur de la pluie sous terre, par exemple), et à toutes les choses compliquées pour lesquelles on n'imagine pas-même qu'il puisse exister des mots (par exemple, Jersey). Elle palpe le dos nu, très doux, de sa sœur. Elle n'a pas envie de pleurer.

Gin chante dans sa tête, et sans remuer les lèvres, de petits bouts de chansons tristes (chopées en surface, familières aux sous-sols ou inventées). Il lui arrive de dévorer ses repas avec un appétit de monstre, d'autres fois d'à peine les goûter. Din la regarde, bien en face, et demande fort pour que chacun entende :

– Alors, Gin, ils poussent ces seins ? Tu nous les montres ?

Physiquement, ça ne fait plus très mal : il lui arrive d'oublier de mettre les bandes la nuit et, au matin, rien n'a changé. Comme s'ils avaient compris à qui ils ont affaire (une main, un esprit, une volonté). Les souvenirs des grandes douleurs s'estompent même. Elle mordait un bout de bois, se griffait à l'aine sous les habits, toujours mieux qu'une ablation.

Gin ne regarde pas son frère mais sa main sur la table, la fine architecture, la pureté de

cathédrale, os liés, polis jusqu'à s'articuler, les muscles subtils et le réseau des nerfs, les canaux des veines, et personne ne relève, et Gin ne hurle pas.

De Jersey, Gin ne saurait que dire, ni par où commencer. C'est l'amour qui veut ça, l'aspiration à, le tendre vers. Quelque chose de tout à fait fou, d'incomplet, de dérégulé. Mais moi qui ne l'aime pas, je peux essayer de te la décrire (ce ne sera, de fait, pas tout à fait la Jersey de Gin) :

Une fille d'à-côté pas très haute. Hanches larges, épaules étroites. Un carré de cheveux noirs et des yeux plombs, au strabisme banal. C'est sa bouche, sans doute, qui rend son visage mémorable : large, calme, lèvres pleines qui dévoilent ou masquent une théorie de dents parfaites. Le corps est brun et or, il sent le foin, la sueur. Dans l'ombre de sa gorge un rien d'humide qui sèche. Tu vois, ça tient à peu de choses : quelques mots en passant (Jersey a la voix rauque, on peut s'en émouvoir), un battement de cil, une mèche pliée dans le sommeil que l'on force du doigt derrière la fine oreille.

Jersey, après le boulot, boit des bocks dans un rade en pisé, presque toujours seule, et lit le journal du soir. Gin s'arrête sur le seuil, pose les bras du chariot sur un bord de muret. Les gros yeux peints glissent le long de son nez. Elle aimerait oser. Tu imagines la scène.

Au mur, une grosse horloge plastique croque les secondes comme des gravillons. Ce jour, Jersey porte une salopette en jean dégueulasse et un polo bleu ciel, raide de lessive, qu'elle a du enfiler en arrivant en ville. Gin imagine ce qu'elle ne peut pas voir. Elle n'entre pas, ne parle pas. Quinze secondes, trente, elle est partie.

L'eau, dans le plastique, clapote à contretemps. Au-dessus des champs, les tuyaux automates soufflent des arcs-en-ciel.

Parce qu'elle a des yeux, c'est toujours Gin que l'on envoie au-dehors, et elle se demande souvent (elle est sujette aux insomnies, laps longs d'inutilité ; on ne peut, après tout, resculpter la même figurine qu'un nombre x de fois), se demande si c'est pour ça qu'elle n'est pas comme les autres.

Elle a voulu croire, jadis, que c'était à cause des rayons du soleil. Que les photons avaient percé sa peau, qu'ils mettaient son être en résonance. Maintenant elle se convainc que c'est la faute du grand-père, auteur d'un legs empoisonné. Mais je ne crois pas qu'elle soit dupe de ses propres inventions.

Le fait est que Gin n'est pas comme elle devrait. Qu'elle pense trop. Que son corps l'embarrasse. Elle peut consacrer à Jersey jusqu'aux deux tiers de son temps de veille, et la totalité de ses rêves étiques.

L'amour la rend inattentive et inquiète.

Voici Gin à la buse. Le soleil, sur point-du-jour, braque son œil : tôles, bâches, huiles aux surfaces qui paillettent, lacs de blancs fondus. Les poules dodelinent aux piquets, creusent le sol en quête de fraîcheur. Les yeux de bois lorgnent le pissou de la source, presque invisible dans le recreux. Gin se fie au toucher, plutôt, et à l'oreille, du grondement au grelot dans les jerricans qu'elle remplit. Elle est bras nus dans une robe tube affreuse héritée de Aïn (c'est te dire si elle baille) et sue.

Gin pense à Jersey qu'elle reverra au bar (songe prémonitoire), et imagine sa tenue, les expressions de son visage. Elle songe à son amour, l'ombre croit sur sa nuque, occulte le soleil. Gin ne voit rien venir. Ça déborde au goulot. Elle tire, onze kilos, pour en remettre un vide. Quelque chose s'intercale. Elle cesse de respirer. On dirait qu'elle vient de prendre un coup.

Presque collée à elle, Jersey est accroupie et, tête penchée, boit le peu d'eau qui coule.

Gin s'écarquille, pour n'oublier jamais. La bouche aimée ouverte qui happe le filet froid, l'eau sur la langue (la langue, oh dieux !), la lippe mouillée, la goutte à la commissure.

Gin est abasourdie, tu peux me croire : Jersey surgit des plaines suffocante, elle se rapproche et boit.

Quand elle se redresse, c'est pour reprendre son souffle et dire :

– Encore.

(Elle se parle à elle-même.)

Puis replonger, sous les yeux verts et peints d'une Gin électrique.

– Midi est mon heure préférée, dit Jersey plus tard. C'est l'heure des ombres nettes et de pile la bonne taille. Les choses n'ont qu'une seule forme, j'aime bien, c'est propre.

Gin hoche (pas plus que toi, elle n'avait jusque là réfléchi à ces choses, mais se promet de ne pas oublier et d'apprendre, elle aussi, à chérir le zénith). La fille qu'elle adore s'est assise sous un bout de tôle orange, elle mâche une herbe fine. Une croûte de sang séché sous le genou droit, et puis la cuisse très brune, et l'ourlet blanc du short.

Gin, tétanisée, ne peut plus faire de l'eau. De vieux journaux se froissent, plus bas, dans la décharge, Jersey s'étire et dit :

– Je vais t'emmener au ponton pour voir, tout est très lumineux. On a parfois l'impression que le ciel va te manger et c'est carrément bon. Je veux dire : le ciel !

Elle crie presque, jette les bras en l'air et Gin ne sait qu'une chose : elle veut y aller, elle veut y être, elle veut la voix de Jersey, et mordre ses dents, et l'entendre hurler son nom, et la peau de ses jambes (toucher, lécher, griffer, ouvrir).

Gin laisse la charrette et les récipients, le toujours murmurant du tuyau fracturé. Elle suit les pieds menus et le cul large de sa passion unique. Gin se sait éveillée. Le réel a un goût de métal.

Voilà le ponton.

Elle ne sait rien sur rien, sans doute, et Jersey est pire qu'une garce. Je crois bien que, depuis des semaines, elle a repéré le manège de la garçonne aux verres en bois, de la petite chèvre plate aux bidons souterrains. Elle est rouée, la brune, elle a bien dix-sept ans, elle vole des sticks à lèvres, des pots de fards corail, et danse seule, certains soirs, à côté du juke-box, feignant de ne pas voir les vieux qui la regardent, elle défile en marchant.

– Un matin, dit-elle à Gin (toutes deux descendent raide un maquis asséché, des lézards sans pattes filent dans les ressorts rouillés), je quitterai point-du-jour, je m'évaporerai comme de la rosée. Ça doit être possible s'il fait tout à fait chaud. Il faut ne pas bouger du tout et j'irai vraiment loin, très très au-delà.

En bas, dans le lit asséché d'un fleuve capital, la plateforme de bois blanc fait un carré aveugle, avec du rouge (brun rouge) autour. Les coques de nautilus secs croustillent sous les pieds nus, la poudre brûle, Jersey est une silhouette dans l'air qui vibre, et Gin ne pleure pas de joie.

Quand elle monte l'échelle elle peut voir, en surplomb, par un interstice de tissu, du noir indéchiffrable sous le short. Le jour de Gin a viré au grand huit. Elles s'allongent sur les planches, se crament la peau du dos, Jersey plie un bras sur son visage. Ses seins montent quand elle inspire. Bien sûr qu'elle sait qu'on la regarde.

Zoom out, vue d'avion. La déchirure du val au milieu des dépôts d'ordures. Le timbre poste échoué au milieu de son cours. Les deux là, minuscules. Jus saturé de pleine lumière. Tu vois le genre : ça ne peut pas bien se passer.

Intérieur nuit, Gin nue rampe dans une galerie.

Elle n'a rien dit au vieux courbe, près du sas d'entrée, qui l'attendit jusqu'à bien tard pour vider son eau dans le siphon commun : ni où était sa charge, ni où la charrette, où ses sapes. La fille tient ses yeux à la main. Même dans l'obscurité du dessous on peut lui compter les côtes. Des reins étroits, un pubis presque plat : n'importe quoi sauf une femme.

Gin s'enfonce dans les dédales. Elle est rouge, cuite, elle est dévorée, frotte ses bras secs aux humus (pas frais du tout, mais rugueux, mais coupants, ça tu le sais aussi), s'immisce, ténue, dans un goulet de terre, charbon noir sur sa peau chaude, et se pétrit elle-même comme une petite poupée. Gin, qui a tout perdu pendant l'ellipse, s'enfonce dans le chez-elle.

On aurait dû la prévenir, puisqu'on savait, puisque nous ne sommes plus des enfants : Gin a le cœur brisé, et la raison. Elle n'est jamais sans conséquence cette suite de désagréments, n'est-ce pas, que nous appelons la vie.

Heïn caresse son front buté, et sa nuque, Gin ne sent presque rien, hors le doumdoum d'un cœur devenu fou. Dans les dortoirs lombrics, les bruits sont sans arêtes, arrondis par la terre, mais quand Heïn murmure les mots de dilection, Gin n'entend que Jersey.

Leurs paupières peignent un monde rouge, bassin écarlate où dérivent des humeurs. Gin se sait à côté, elle sent les ondes d'air brûlant modifiées par sa présence, la voix jusqu'en ses os.

– Les garçons d'ici sentent la graisse de chaîne. Leurs mains sont comme des pinces, les ongles trop mal coupés. Ils font mal, ils sont maladroits, surtout là. Une fois Rick m'a emmené dans l'épave de Caddy sur l'épingle à cheveux, et j'ai regardé le plafonnier pendant tout le temps, la drôle de moquette là-haut, un peu déchirée, on aurait dit l'oreille d'un vieux chien. Après il est resté sur moi, la tête dans mon cou, et je crois bien qu'il pleurait. Il y avait un grillon dans le coffre, ça résonnait terrible. Si tu restes assez longtemps comme ça, t'as l'impression de te soulever de terre et de te suspendre. Tu as des frères ?

– Huit, répond Gin, qui ne voulait pas répondre.

– Montre-moi tes yeux.

Jersey étudie les lunettes en bois, le fil de fer tordu, elle regarde au travers, lui rend, baille, Gin voit le dedans de sa bouche (elle s'est tournée un peu) et puis leurs doigts se touchent.

– Tu sais...

Gin ne voulait pas parler, mais essaie de continuer :

– Moi je...

Sourire squelette.

Gin écarte la main d'Heïn, presque une tape. Sa sœur ne comprend pas mais dodeline, patiente.

– Je sais, dit Jersey (alors, et dans le souvenir). Ils vont s'en occuper.

Cliquetis de chaînes, frottis de roue tordue sur des patins usés. Ça s'approche et il n'y a rien à faire, rien à deux, à trois kils à la ronde.

Elles étaient seules à deux. Maintenant il y a Gin et il y a les autres.

– Que veux-tu qu'on fasse ? demande le plus petit des gars, le chef sans doute, qui pédale torse nu.

Jersey, dure :

– Ce dont vous êtes capables, comme toujours.

– Mais ce n'est qu'un os, fait l'autre, et Gin se dit que, non, ce n'est pas possible.

Ils sont trois pour la tenir, et puis les cheveux de Jersey penchée sur elle, son haleine sur

le nez, sur la bouche.

Gin se tortille, elle cabre, les types lâchent des jurons mous, libère un pied, tente de cogner. On la bloque sec, clouée au bois. Jersey n'a pas bronché pas et Gin s'immobilise. La brune crache un fin filet, d'elle à elle, tiède sur la langue, puis dit :

– Si tu te laisses faire ce se sera moins dur.

On tire sur ses genoux pour l'ouvrir. Gin ne s'évanouit pas. Des mots immondes passent au large, et le visage de l'amour (ses lèvres, ses yeux louches) qui lâche :

– Tu me dégoûtes.

Et Jersey rit. Gin gémit. Ils étaient quatre en tout et quand ça a été fini pour chacun ils ont fait mine d'avoir oublié et de vouloir la consoler.

Jersey les houspille, comme si elle était maintenant fâchée. Les vélos cliquètent, decrescendo, dans la poudre carmine. Le soleil est toujours au zénith.

Gin pétrit la terre répugnante du pays des lombrics, elle s'en fourre dans la bouche quand Heïn ne regarde pas. Autour d'elle, sur le ponton, dans les lambeaux des habits qui traînent, reste la voix de Jersey :

– Quand je serai là-haut, tout en haut, je verrai tout de point-du-jour. Les rues, les champs, les frontières de toutes les nations, et là où est la mer qui est le dernier bord. On pourra y aller toutes les deux, si tu veux, traverser, partir au pays où la douleur n'existe pas.

Gin ne dit rien. Elle ne vomit pas. Ne se vide pas entièrement. Ne devient pas une peau, une peau seule, tendue, morte, comme celle des tambours.

Il fait nuit au-dedans, sur le rebord. Un de ses yeux est démis. Gin titube.

Il manque encore beaucoup de choses, tu as raison. Des hiatus dans l'ellipse, mais regarde : dans la poussière pourpre du fleuve à sec, les traces des pneus, comme des ruisseaux ; les feuilles argentées en forme de dagues, qui bruissent sur la berge lointaine ; la fumée qu'exhale Jersey, pompant sur une sèche tirée d'un paquet bleu, froissé, piqué dans le bénard du chef déculotté.

Ils sont venus. Ils sont partis. Gin, en boule, imite un poing nu, fermé.

Jersey caquète encore :

– Tom Traubert a un aftershave au camphre, c'est lui qui me le dit, comment veux-tu que moi je reconnaisse l'odeur ? On se voit à la gare routière quand il revient de perm. Il me dit qu'il passe des semaines sans dormir, dans son siège de vigie, à guetter, et qu'il ne fait que penser à moi, que ça le tient dur et en alerte. Il me paie des popcorns, des jetons pour la pêche miraculeuse ou des minutes au grand freak show. Il débande quand il est dedans et ça le fait glisser. Il aimerait que je fasse semblant d'avoir peur, je peux pas m'empêcher de rigoler.

Gin ne veut pas savoir ça (toi non plus, je crois). Elle ne peut plus réfléchir mais se demande comment la présence de Jersey lui est devenue insupportable, ses sons odieux, son corps, son existence.

– Tu ne ressembles vraiment à rien, dit Jersey, se voyant dans le regard de la petite. Ces gens-là sont pires que des merdes.

Voilà. Ca, ça peut servir de déclencheur. Ou bien un nuage unique qui, enfin, occulterait la scène. Ou le cri très lointain d'un clébard qui cauchemarde. Je ne sais pas choisir.

Gin se jette sur la fille. Casse son nez. L'assomme à deux mains, puis enfonce la trachée. Ensuite, pendant presque dix minutes, elle regarde Jersey s'étouffer.

Heïn épuisée, s'est endormie assise et bave un peu. Gin broie les petites fées sèches en grains menus. Elle n'emportera rien de ce qu'elle peut laisser. L'essentiel de sa mémoire lui paraît superflu mais à ça, ma foi, on ne peut rien.

Elle dort dans des hangars, des encoignures. La pluie tape dans son sommeil et coule le long du bois, un filet qui danse sur la peinture qui pèle. Tu la vois parfois à l'aurore, avec son petit râteau, farfouillant dans la boue à la recherche de glands ou d'écorces gorgées. Ses yeux tiennent de guingois avec un élastique. Elle a rasé ses cheveux, s'habille de sacs rincés, frappe un mulot qui essaie de la mordre (un mètre trop loin) et se méfie de chaque bruit.

Gin, seule, est allée plus loin dans point-du-jour que son peuple depuis mille ans. Elle a vu des parkings vides et des tours à demi là, des silos entiers, des villages bulles, des champs de frigidaires, et bouffé bien des choses immondes (dans certains récipients, l'eau de pluie elle-même devient pire que la pisse). Elle a parlé à des gens qui n'étaient pas là, plusieurs fois, surtout quand elle avait froid.

Un petit quarante de fièvre l'a chopée dans les caves noyées (elle aime encore les souterrains). Des commodes moisies flottaient après tout ce temps et elle feuilletait, encore, encore, l'album de famille sauvé de l'inondation, mille fois les mêmes tronches dont elle finissait par rêver, délirante, tandis que des planctons phosphorescents pleuvaient au ralenti dans les débris d'osier.

Elle s'est fabriqué un couteau avec un coin de verre, du bois et du plastique. Les gens ont respecté son deuil, ne l'ont pas approchée.

Gin allume son feu du matin. Gin se lave sous une gouttière qui fuit. Gin se guide aux ellipses d'un satellite. Gin pisse en pleine rue et son arme à la main. Gin pleure, puis se réveille. Il n'y a plus, en elle, la moindre trace d'amour.

Crois-tu qu'elle aille encore quelque part ? Crois-tu qu'elle puisse trouver la mer ?

Un soir il se met à neiger, d'abord collant et lourd, puis tout saupoudré, du flou sur chaque vue et quelque chose de pur pour surligner, un temps, la grande merde du monde. Gin trouve ça froid et très imprudent, sans la moindre logique.

Malgré la fatigue, elle veille à la fenêtre. Elle ne veut rien perdre de la tempête. Son lit est installé sur deux bureaux accolés, au mur une roue des corvées, une photo de Phuket. Le canyon, en dessous grésille de bris blancs. Gin est seule (croit-elle) et l'immeuble est tranquille. Il neige. C'est presque un événement.

Gin ne dort toujours pas et elle vient de comprendre (aménorrhée, nausées, épuisement). Elle sait parce qu'elle ressent.

Serons-nous dignes de Gin, crois-tu, et de ce qu'elle fera naître ? J'aimerais bien que tu l'aimes, même si tu es le dernier.

Et que tombe la neige, qu'elle recouvre nos nuits.

Léo Henry, né en 1979 à Strasbourg, est un écrivain de « fantasy », scénariste de bandes dessinées et de jeux de rôles. Deux romans : *Rouge gueule de bois* (La Volte, 2011) et *Sur le fleuve*, (avec Jacques Mucchielli, Dystopia, 2012). Sa nouvelle *Les Trois livres qu'Absalon Nathan n'écrira jamais* (dans le recueil *Retour sur l'Horizon*, Denoël, 2011) a obtenu le Grand prix de l'Imaginaire 2010. [Site personnel](#).